Hi Po 16991

Arthur CANTILLON

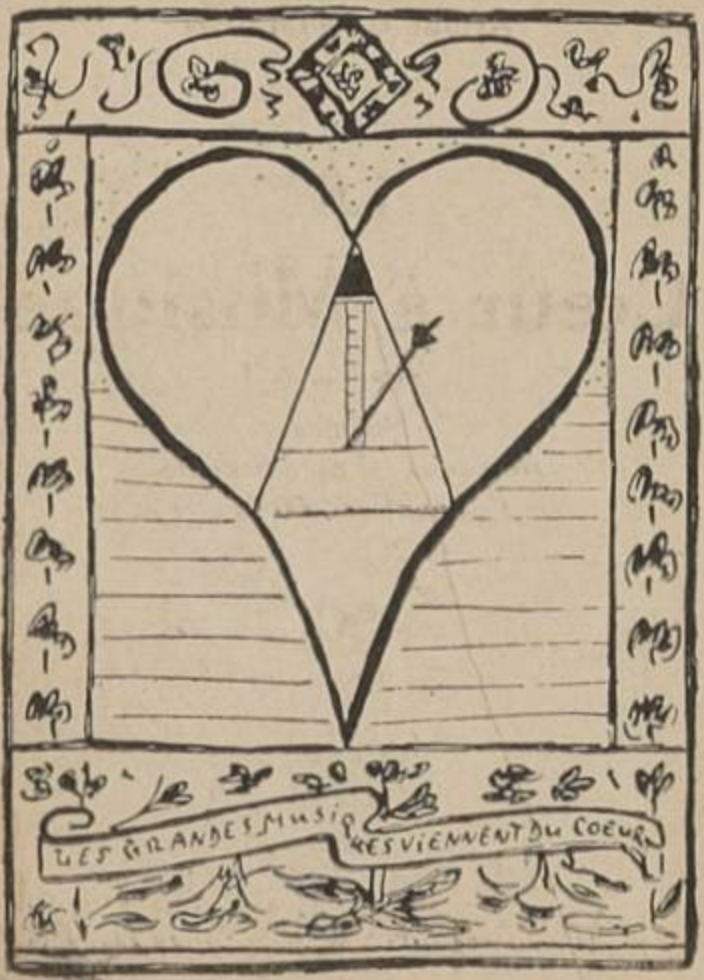
LE
Cœur à Musique

Poésies
précédées d'un discours
sur l'éducation des garçons

MLB 16991

à Robert Van Nuffel,
ces petites chansons

(A. Castellon)


LES GRANDES MUSIQUES VIENNENT DU COEUR

Arthur CANTILLON

LE
Cœur à Musique

Poèmes
précédés d'un discours
sur l'éducation des garçons

1920
LES LIVRES DU GÉANT
4, rue de Berlaimont
Bruxelles

170

Cet ouvrage a été tiré à 250 exemplaires, tous numérotés, dont cinquante (nos 1 à 50) hors commerce, et deux cents (nos 51 à 250) mis dans le commerce au prix de 2 fr. 50.

Les exemplaires 1 à 10 sont tirés sur papier anglais Wild Grass.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Copyright 1919 by Arthur Cantillon.

Du même auteur :

Essai sur les symboles de la tétralogie wagnérienne, 1910. Mons, Imprimerie Générale.

John Littlebird, La Guitare enchantée, poèmes, 1913. Mons, Collection Flamberge.

L'Histoire de celui qui crut vaincre les dieux, 1914. Bruxelles, « Belgique Artistique et Littéraire ».

Yvette Bohr et autres récits, 1919, Bruxelles, « Les Cahiers Indépendants ».

A paraître :

L'Homme aux deux singes, roman fantaisiste.

Discours sur l'Éducation des garçons.

Non; — je renonce à publier ce discours. Je l'ai écrit, déchiré, puis refait. Soudain, je m'avise de sa vanité, de son impuissance à rendre un bout de ma pensée.

Je l'imaginais prononcé sans éloquence par quelque instituteur de village, blanc-cravaté, devant cent bambins en toilette, impatients qu'on leur distribuât les prix, se mouchant en trompettes et songeant à la douceur de l'air et du soleil sous les marronniers de la place.

Je l'avais bourré de conseils ; j'y citais Spencer, Ubu, Guillaume Apollinaire. Il restera dans mon tiroir, au milieu d'autres fœtus, et j'éprouverai de la tristesse, un jour, à l'y retrouver.

Je riais, et il n'y a pas de quoi rire ; j'y préconisais je ne sais quelle neutalité sentimentale, et mes conseils visaient à garder les garçons de toute mélancolie. Enfantillage, enfantillage ; que la souffrance est savoureuse ! Qu'il est chétif et nu, celui qui n'a pas connu la torture !

J'ai visité des grottes, tout comme un autre ; le plus beau souvenir que j'en conserve est ce rayon de soleil qui se jouait sur un pan de prairie, lorsque j'en sortis.

S'il y a dans ma vie deux ou trois minutes de joie plénière, je les trouve au milieu des plus durs moments que j'aie vécus.

La joie est la fleur de miracle ; si la douleur vous courbe et vous tenaille, espérez. Elle va jaillir de votre souffrance à l'instant même où vous désespérez de tout.

Ayons au moins le courage d'être les sadiques de la tristesse.

J'avais farci ce discours auquel je renonce de neuf vers dont la singularité me plaît.

Ça ira, ça ira !
En hiver les jours sont courts.
Mais en juin que l'air est doux !
J'aime une fillette blonde
Et je ris de mon amour.
C'est trop beau pour notre monde
Jamais ça ne durera.
Pourquoi vouloir que ça dure ?
Contentons-nous du moment !

Le fait est constant. Toute débâcle sentimentale produit, chez un individu quelque peu lettré, une éjaculation de poèmes plus ou moins durable. Ainsi, tout chagrin d'amour se pourrait mesurer en pieds.

Soyons sincère ; si je publie ce *Cœur à musique*, début poétique dont je ne me targuerai pas, c'est pour la joie de retrouver mes vers dans cette mi-

nuscule collection dont l'aspect m'enchante, et le plaisir de voir, sous mon nom, le petit géant portant massue dont Mélot du Dy a bien raison d'être fier.

Ah ! que ne suis-je un type dans le genre d'Arvers ! Mais tu ne riras pas trop, n'est-ce pas ?

Je dédie ce *Cœur* à tous les sourires.

A. C.

LE CŒUR A MUSIQUE

I

Petit homme, petit homme,
Sur ta porte, sur ton seuil
Tu regardes, la vie passe,
Petit homme, petit homme,
Et tu pleures ?

La vie qui passe pourtant
Est vie de haute liesse,
Cavalcade, carnaval,
Beau jeu d'ombre et de soleil,
De couleurs : bleu, vert, gris, blanc,
Rouge. Ah ! que cela est beau !
Quoi, petit homme, ta joie
Dort en cette apothéose
De clarté limpide et rose,
Tu restes, sombre et morose
Avalant, le regard froid,
Deux larmes que j'entrevois
Tremblotter à ta moustache !
Pourquoi, tout petit, pourquoi ?

Petit homme se regarde
Dans la vitrine d'en face.

II

Le soleil joue sur le pré,
Les fillettes sont jolies
Mais la plus belle à mon gré
S'appelle Mélancolie.

Porte aux tresses des pavots,
A sa jupe des fleurs rouges,
Pivoines, coquelicots,
Roses sanglantes qui s'ouvrent

Comme des cœurs déchirés.

Dans le soir lourd et muet
Où s'écrasent les fumées
Elle est la reine et la fée
De mes rêves délabrés

Et la nuit couvre le pré
Les fillettes sont parties :
Les bras nus à mes côtés
Demeure Mélancolie.

III

J'arbore mes ennuis comme des oriflammes.
Que parfois une larme est une sotte erreur !
Le rire est frère du sanglot et la douleur
Qui chantonne vaut mieux que celle qui
[déclame.

Tu sais qui j'ai connu, mon bon Lucien Chris-
[tophe,
L'ardente inquiétude et les chagrins naïfs.
Les yeux clos, j'ai cogné mon front sur les
[récifs
Où la sirène d'or entrelace les strophes.

Or, de tous les plongeons que je fis dans
[l'abyme
J'ai ramené, comme une étrange huître per-
Un rire d'une fausseté particulière [lière
Et le goût enfantin de rassembler des rimes.

IV

Le troupeau de mes regrets paît
Les prés obscurcis de naguère.
Laissez-y la fleur de lumière
Unique au centre des guérets

Respectez la douce merveille
L'albe lys au pollen doré
Brebis de ma peine, pareilles
Aux blancs nuages de l'été.

Qu'il s'élance le pur miracle
Au-dessus des prés dévastés
Mystérieux comme un pentacle
Où se mire l'éternité

V

Le prince d'Aquitaine à la tour abolie
Au cabaret du mal s'est assis près de moi
J'ai vu le feu de ses prunelles de folie
Et son verre cogna mon verre, par trois fois.

Une première fois à la Mélancolie,
Nous bûmes d'un vin doux et blond comme
[le miel.
A nos cœurs, où la peine au souvenir s'allie
Fut consacré d'un gin plus âcre que le fiel.

Mais lorsqu'il voulut boire aux amours qui
[vont naître.
Au Futur, nécromant des maux dont on souffrit,
J'ai vu tant de hideurs informes m'apparaître
Que, du poing, j'ai brisé mon verre encor
[empli.

VI

Autre chose ! Autre chose !
Oui, mais quoi ?
Respirer l'odeur des roses ?
Il n'y a que des lilas

Ou des buis luisants et ternes
Et des fleurs de cerisiers...

— Le calme de l'amitié
Sur mon cœur qu'un rien consterne.

Le calme d'une parole
Qui ne fait rien oublier.

Je défends qu'on me console
Il est trop doux de pleurer.

Seigneur, que la vie est drôle !
Hâtons-nous d'en profiter.

VII

Dansons donc sur le volcan,
Lon lon laire, lon lon laire,
Jadis le grand vieux Flaubert
Dansait aussi à Nohant
Des pas pleins de fantaisie
Pour amuser Georges Sand.

Ils sont morts. Ce qu'est la vie!
Où sont les neiges d'antan?
Auprès des larmes séchées
Et des rires oubliés,
Près des violettes fanées
Au royaume des regrets.
Couleront des larmes neuves
Et d'autres hivers viendront.
Dansons donc, dansons en rond
Devant que la mort nous treuve.

VIII

Taho adore Tahi,
La négresse aux tresses blondes
Dont les seins souples s'allongent
Comme courges du Midi.
Et que l'aube ou que la nuit
Règne sur le golfe cave,
En gammes de trois octaves
Il le chante ou le gémit.

Tahi, déteste Taho,
Le nègre aux lèvres flambantes
Qui rôde autour de sa tente
En soupirant comme un veau.
Elle préfère Miho
Qui est borgne, sourd et bête.
Mais la femme est ainsi fajte
Et qui s'en plaint n'est qu'un sot.

IX

Le ciel sanglant met sur le bois
Des teintes folles qui sanglotent.
Le vieux lion cherche aux abois
Sa fauve épouse qui est morte.

Morte, et qui git au fond des bois
Sur un brun lit de feuilles mortes.
Le vieux lion cherche aux abois.

Et que le chasseur soit au bois,
Et que le vent souffle, qu'importe ?
Le vieux lion cherche aux abois
Sa fauve épouse qui est morte.

X

Sur le banc, dans les sapins,
J'écris pour tromper ma peine
Par ce doux matin de mai
Clair de fine lumière.

Bleu du ciel, vert frais des arbres,
Brise, soleil, chants d'oiseaux...
Ah! comme le monde est beau,
Même quand le cœur se cabre.

Je suis triste, mais pourquoi?
Par moments je l'oublie presque
Admirant les arabesques
D'une abeille autour de moi.

Ma tristesse est compliquée
Comme ce vol gracieux.
J'aime le mystérieux :
Qu'elle reste inexpliquée.

XI

Stendhal sans doute eût compris
Toute cette histoire étrange.
Peut-être qu'il en eût ri,
Ce gros homme au fin esprit.
Allons, rions-en ensemble !

Psychologues, psychologues,
Pour étudier ce roman
Garnissez vos nez savants
De bésicles d'astrologues.

Dites : ce doit être ainsi,
Je comprends et j'analyse,
Faites pour l'Académie
Des rapports en phrases grises.

Mais je crois bien que Stendhal
Eût mieux raconté mon mal.

XII

Esseulé comme un serin triste
Dont la cage serait le monde
Complaisamment je ressuscite
Le flot grondant des souvenirs.

Crépuscule. Voici venir
Les longs soirs où plus rien ne tente.
Allons ! Plongeons dans l'avenir
Sans un souhait, sans une attente.

Laissons le temps fluant couler,
Saoulons-nous de mélancolie
Fumons l'opium parfumé
D'une Inde pourpre où les coolies

Mystérieusement s'appliquent
A mille labeurs ignorés.
Imaginons les ciels dorés
De quelque Japon chimérique.

Délaissons toute poésie
Méprisons les réalités,
Nirvanah! Fol est qui se fie
Aux arabesques déités

Traçons des vers non pour y dire
Tous les cataclysmes du cœur
Ou pour grimacer de faux rires,
Mais pour bercer notre torpeur.

XIII

Va dans la nuit, va dans la nuit,
Cache dans l'ombre un teint livide.
Serre les poings, roule parmi
L'atroce désert des rues vides.

Patauge dans la boue glacée
Lycanthrope au rire perdu.
Déjà sans t'avoir répondu
Tes chimères sont trépassées.

Grince des dents : ton dur destin
Méprise les métamorphoses.
Les réverbères sont éteints
Et toutes les portes sont closes.

XIV

Cet enfant qui te regarde
Soulève-le dans tes bras.

Qu'il pose sur ton front chaud
La fraîcheur de ses menottes.

Qu'il frotte à ton dur visage
La douceur de sa peau fine.

Que ses petits doigts fragiles
Te tirent barbe et cheveux.

Ecoute son rire frais,
Contemple sa joie tranquille.

Retrouve ta pureté
Dans son regard puéril...

Mais qu'as-tu là sur les joues?
— Ce sont des larmes, mon vieux.

XV

Aimant d'un amour égal
Beethoven et Debussy
Comment peux-tu juger mal
Que Marise ait deux amis,

Dont l'un gros et l'autre mince,
L'un charmant et l'autre laid.
De ce choix qui ne t'évince
Tu dois être satisfait.

Puisque son cœur se partage
Entre plusieurs amoureux,
Vieil ami, n'est-il pas sage
De continuer le jeu?

XVI

S'en allaient les compagnons
Accomplir leur tour de France,
Moi je suis le compagnon
Qui fait son tour de souffrance.

Passerai maître bientôt,
Cœur pétri de toutes peines,
Maître en douleur, maître en maux,
Next week, I think, o my brain!

Long voyage! Long voyage!
Et le but? Il n'en est pas!
Bah! Marche et scande le pas.
Dans trente ans tu seras sage.

XVII

Tempête, orage, rafales,
Nuages fous, air pourri.
Cet être seul qui ricane
Dans la plaine, quel est-il ?

Ricanements ou sanglots?
Le vent siffle, le vent hurle.
L'homme court dans le chaos.
Ah! l'horrible clair de lune!

Ce fou burlesque qui brâme
C'est Caliban qui se plaint
De retrouver dans son âme
Les émois de Chérubin.

XVIII

Douce et blonde Mélancolie,
Mets ton masque, mets tes grelots
Et ton bonnet de Folie.
Ainsi, tu plais même aux sots.

Pare-toi d'oripeaux plus faux
Que des rires de condamnés
L'heure de la danse a sonné.
Voici des chants et des flambeaux.

Quittons ce coin d'ombre si cher
Où calme, je baisais tes mains.
Levons la tête ! Et droit, et fier
Participons aux jeux humains.

Paraissons gai d'être sur terre,
Rions, les yeux encor troublés,
Et le revers du col paré
De fleurs qu'on nomme douce-amères.

XIX

Le Printemps frêle s'esquive
Et voici l'Eté royal.

Somptueuse la terre étale
Ses richesses pour sa venue,
Seule mon âme reste nue.

Tous les cerisiers sont rouges
De petits cœurs mûrissants.

La prairie grasse et touffue
Se dore de jour en jour.

Comme un orgue la vie bourdonne
Sur cette lourde opulence.

Mais en moi malgré la joie
Chaude et mâle de l'Eté
Toujours règne ta présence.

XX

Je vais sur la route étroite
Comme un vieux carcan rétif.

Cœur avide, tu protestes !
Mais le dur devoir se tient,

Va droit sans brouter les roses,
Il faut suivre le chemin.

Ruades ! Tu voudrais bien
T'ébattre libre dans l'herbe.

Laisse les chagrins sans cause,
Fais-toi fort, mon cœur chétif,

Fier, marche sans regarder
Tous les espoirs que tu sèmes.

Cavalcade, vieux coursier
Jusqu'à l'étable suprême.

XXI

Si l'on t'ouvrait la poitrine,
— Et ce serait grand dommage
D'abîmer du créateur
Un si bel ouvrage —
On y trouverait, j'imagine,
Tout un chapelet de cœurs.

XXII

Lune ! roule au-dessus du monde !
Ah ! qu'il fait vert ! Ah ! qu'il fait doux !
Est-il une heure ? ou deux ? Ma montre
Ne marque qu'un bonheur complet.

Mais ne sens-tu pas, triste sire,
Absorbé par des gestes vains,
Tandis que tu ris et soupires,
Que du poison coule dans l'air ?

XXIII

Allons, vieux, tu l'as revue,
— Reprends ton fifre ou chantonne, —
Allons, vieux, tu l'as revue,
Dis, qu'en penses-tu ?

— Je n'en pense, je n'en pense
Rien de plus et rien de moins.
Je regrette, je déteste
La douceur de son absence.

— Allons, vieux, pas tant d'histoires,
Tu joues faux, tu chantes mal.
Tes yeux se mouillent, tais-toi
Et retourne boire.

— Boire est doux, l'ivresse est bonne,
Mais noierait mon souvenir
Et je veux conserver net
Le son de son rire.

XXIV

Qui te manque ? Qui te manque ?
Ton ami, les tiens sont là.
La musique tendre, tendre,
N'apaise point ton émoi.

Pour Dieu ! Laisse donc tranquille
Cette plaie qu'envenima
Ta sensiblerie stupide
Ou le chant que tu traças.

— Ah ! musique qui m'énerve !
Cher Borodine, tais-toi !
— Que cette leçon te serve,
Non, non, je ne te plains pas.

Prends des plaisirs à ta taille.
Ceux-là n'étaient pas pour toi.
Et courbe le front très bas,
Si ton confident te raille.

XXV

Dis, nous n'en parlerons plus
Car pourquoi serait-ce ?
Pour nous meurtrir un peu plus,
Pour enfoncer plus avant
Les si cuisantes sagettes
De cet amour étonnant ?

Dis, nous n'en parlerons plus.
Nous dirons des choses vaines
Sur Brockdorf ou sur Landru,
Sur Thérèse ou sur Germaine.
Nous dirons : l'air est léger.
— Mais ce poids sur la poitrine ! —
Dis, nous n'en parlerons plus,
Non ! Plutôt allons goûter
La chair fraîche des cerises
...Quel rouge ! Ne trouves-tu
Qu'il fait songer à ses lèvres
A son sourire, sa moue,
Son petit doigt menaçant,
Au teint vermeil de sa joue...
— Allons, allons, grand enfant !
Nous n'en parle... — Vain effort !
Frère, parlons-en encor.

XXVI

Le bonheur est pour les autres,
Les caresses, les désirs.
Le plaisir est pour les autres
Et pour nous les gros soupirs.

Les corps blonds, les rires rouges,
Pour les autres ! Et pour nous,
Dans la chambre où rien ne bouge,
La ronde des regrets doux.

Pour nous les heures mortelles,
Pour nous les chagrins choisis.

Pour les autres les pucelles
Ou les chapeaux cramoisis.

Pour nous l'orgueil d'être triste
Autrement que tous ceux-là.
Le plaisir est pour les autres,
Pour nous, — peut-être — la joie ?

XXVII

Gambrinus et Melpomène
Inhument des rêves morts.
Lui hoquette et se démène,
Elle pleure à lourds sanglots

Lui crâne, chante, plastronne
Si fort qu'on n'entend que lui.
Sa voix criarde transperce
Le manteau noir de la nuit.

Puis il s'écroule dans l'herbe
Et dort d'un sommeil tassé.
La Tragique reste seule,
Muette, les bras levés.

XXVIII

Quoi, Seigneur, déjà l'automne ?
Il y a six mois bientôt...
Chemins et routes vers Rome
En zigzags toujours s'en vont.

La pulpe des fruits est douce,
La mûre fond sous la dent
Et le vert de la pelouse
Est plus sombre qu'au printemps.

Encor cette morne fièvre.
Seigneur, est-ce pour jamais
Que je garde sur les lèvres
Cet atroce goût amer?

XXIX

Comme le brouillard s'égoutte
Sur les haricots jaunis
Une fraîcheur goutte à goutte
Couvre mon vieux cœur dépris.

Ciel ! que la journée fut lourde
Et la nuit molle à mourir !
Voici l'aube froide et pure
Dont le blanc brouillard s'égoutte

Sur les haricots jaunis.
Et le soleil qui paraît
Met de petits arcs-en-ciel
Sur les toiles d'araignée.

XXIX

Comme le brouillard s'égoutte
Sur les haricots jaunis
Une fraîcheur goutte à goutte
Couvre mon vieux cœur dépris.

XXX

Amour est mort l'autre jour,
Sur la mousse de velours
Où mon rêve l'a posé
Amour s'est décomposé.

Son corps blanc se déchiquette,
Il n'en reste que les os.
Amour n'est plus qu'un squelette.
Domine, Libera nos.

Tu passes, faisant la nique
A la triste proie des vers
Mais soudain, terreur panique,
Les ossements ont bougé.

Vois : Amour se dresse, horrible.
Et vers toi s'élance encor.
Ah ! fuis le baiser terrible
De l'amour ou de la Mort.

XXXI

Elles sont mortes au rosier
— Elles sont mortes au rosier.
Les roses d'or du mois de mai
— Les roses d'or du mois de mai.

Les roses claires ont fleuri
— Les roses claires ont fleuri.
Rien n'est plus doux que mon amie
— Rien n'est plus doux que mon amie.

Les roses claires sont fanées
— Les roses claires sont fanées
Et mon amour s'en est allé
— Et mon amour s'en est allé.

Pourtant mon vieux cœur chante encor
— Pourtant mon vieux cœur chante encor
Chantera-t-il jusqu'à ma mort ?
— Chantera-t-il jusqu'à ma mort ?

Dans cette collection des Livres du géant :

Les Trois grâces, lettres romanesques, par Mélot du Dy.

Pour paraître :

Vendredi 13, pirouettes macabres et galantes, par Lucien Christophe.

Emmanuel, histoire terrestre, par Mélot du Dy.

Imp. de L'EXPANSION BELGE,
4, Rue de Berlaimont, Bruxelles.

Musée de la Littérature